Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 35

Artikel: On a bien le temps
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210639

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

52me ANNÉE — N° 35. Samedi 29 août 1914.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 29 août 1914 : A nos abonnés. — A bâtons rompus (V. F.). — Départ pour la guerre (Pierre d'Antan). — Petit soldat (Aug. Gaillard). — Iena dau Sonderbon (Marc à Louis). — La femme et la guerre (J. M.). — La Suisse une et indivisible *(A suivre)* (L. Mogeon). — En septembre.

A NOS ABONNÉS

Tous, nous passons des heures très difficiles. Ces difficultés ne sont pas épargnées au *Conteur*, tout modeste qu'il est. Vieux lutteur de plus de cinquante ans, contre les vicissitudes de la vie, il veut, cette fois encore, tâcher de tenir tête à la crise, afin d'éclairer, chaque semaine, d'une discrète note de gaîté, la tristesse et l'angoisse qui étreignent tous les cœurs.

Mais pour cela, il lui faut l'appui de tous ses fidèles abonnés. Il prie donc ceux qui n'ont pas encore réglé le prix de leur abonnement courant — c'est 4 fr. 50, seulement — de vouloir bien s'en acquitter à l'Imprimerie Ami Fatio & Cie, place St-Laurent, Lausanne.

A BATONS ROMPUS

Il y a des gens qui trouvent que la guerre a du bon, parce qu'elle oblige à économiser, à mener une existence sans luxe. Vivre simplement est sans doute une bonne chose, mais que ce soit la guerre qui nous y pousse, voilà qui est triste. Si elle prive le riche de son superflu, au pauvre elle ôte le nécessaire. Ne disons pas que la guerre peut être un bienfait. Elle est toujours un grand malheur. N'est-ce pas elle qui réveille en nous le sauvage, la brute, la bête féroce ? Que de misères dont elle va être la cause, non seulement là où elle est déchaînée, mais encore dans notre pays ! Fabriques fermées, magasins ne vendant plus rien, ouvriers, employés et patrons sans travail ! Combien devront se dire qu'ils ont mangé leur pain blanc le premier ! Heureux encore ceux à qui reste l'espoir d'avoir tous les jours un morceau de pain de ménage !

Quelque sombre qu'apparaisse l'avenir, les esprits se montrent par bonheur moins affolés aujourd'hui qu'à la nouvelle de la mobilisation générale. On ne voit plus les banques et les épiceries prises d'assaut. Grâce aux sages mesures ordonnées par les autorités, les vivres n'ont guère renchéri et, timidement, le numéraire recommence à se montrer. Bref, on s'efforce de se ressaisir ; même çà et là jaillit une étincelle de gaîté, et c'est là un symptôme dont le *Conteur vaudois* n'est pas le seul à se réjouir.

Cet empire sur soi-même — qui est au fond le vrai courage — nos concitoyens sous les drapeaux nous en donnent journellement l'exemple. Ah ! certes, s'il le faut, ils défendront vaillamment le pays contre ceux qui tenteraient de le cambrioler. Pour de bons Suisses, pour des patriotes, cela va de soi. Mais en attendant quelque alerte, faire et refaire l'école de soldat, user ses souliers en marches et contremarches, avec une charge de 35 kilos sur les épaules, monter la garde sous un pont, à l'issue d'un tunnel, au pied d'un mur derrière lequel rien ne se passe, mettre à ces humbles besognes toute sa conscience et toute sa bonne humeur, cela n'est-il pas aussi méritoire en son genre que d'accomplir une action d'éclat ?

Qu'on ne se figure pas d'ailleurs que nos troupiers redoutent les fatigues. L'inaction leur est bien plus pénible. Nous avons rencontré des hommes du landsturm qui venaient d'être licenciés. Ils avaient passé trois semaines dans une petite bourgade au bord d'un lac. Leur service consistait à être de faction sur une voie ferrée, deux heures de suite, trois fois par jour. Le reste du temps, quand ils ne dormaient pas, ils le tuaient en pêchant à la ligne. « Nous étions éreintés à force de ne rien faire », nous dit l'un d'eux, et un loustic ajouta que d'être assis les trois quarts du jour, il n'avait plus de cors aux pieds, mais... ailleurs.

Il n'appartenait ni au landsturm, ni à la landwehr, ni à l'élite, certain bout d'homme qu'un commandant de place vit se présenter à lui pour se faire enrôler. C'était un garçon dans la trentaine, robuste et bien bâti et qui, malgré sa petite taille, brûlait de prendre les armes. On l'envoya à la commission sanitaire. L'examen ne traîna pas. « Mon ami, lui dit le médecin en chef, nous ne pouvons vous prendre : vous ne mesurez que 152 centimètres de hauteur, et le minimum exigé est 155. » L'autre supplia qu'on l'incorporât tout de même : il avait bon pied, bon œil, et il suppléerait à son manque de stature par toute sa bonne volonté. Mais la consigne est la consigne. Le fougueux patriote se retira la mort dans l'âme. Or, quarante-huit heures plus tard, sur cette même place d'armes, l'attention d'un officier fut attirée par un soldat lilliputien dont la capote tombait aux talons et qui portait fièrement un fusil bien plus long que lui.

— Ah ! çà, lui demanda-t-il, n'êtes-vous pas l'homme aux 152 centimètres ? Comment diantre avez-vous réussi à vous faire équiper ?

— Eh bien, mon lieutenant, voilà : quoique pas riche, j'ai pris le train de Berne et je suis allé trouver le chef du département militaire. Je lui ai parlé comme on parle à un père. Monsieur Decoppet m'a écouté avec bonté, et, tirant sa grosse moustache, a écrit un billet où je crois sans vanité qu'il a mis qu'à ses yeux j'avais grandi de trois centimètres, si bien que je n'ai eu qu'à le montrer à la commission sanitaire pour être recruté.

Et en narrant la chose, ce brimborion de soldat avait des larmes de joie.

On remplirait bien des colonnes de ce journal en contant les nombreux cas de stoïcisme dont ont été témoins les médecins militaires : hommes demandant à servir malgré les fièvres rapportées d'Afrique, malgré une épaule souffrante ou quelque autre infirmité de nature à les renvoyer dans leurs foyers. Jamais on n'avait vu pareil empressement à remplir les effectifs et même à les déborder. Aussi, maintenant qu'a pris fin la levée en masse, les docteurs peuvent-ils s'accorder quelques loisirs.

Dans la vie civile, à part les vaccinations, ils n'ont plus rien à faire. Est-ce par esprit d'économie ? il n'y a plus de malades. On ne meurt même presque plus, ainsi qu'en font foi les rares annonces mortuaires des quotidiens. Les moribonds ont l'air de se retenir. C'est évidemment qu'ils suivent avec le reste de leurs forces les péripéties de la conflagration européenne, et qu'avant de tourner l'arme à gauche, ils veulent savoir qui l'emportera. V. F.

On a bien le temps. — Moi, dit le père Mathieu, je ne lis plus rien de ces journaux. On s'y embrouille. Quand le *Messager boîteux* aura paru, bon, on saura au moins à quoi s'en tenir.

DÉPART POUR LA GUERRE

Voici un fragment, très amusant, d'une pièce de *Pierre d'Antan*, jouée en 1909, à la soirée annuelle de la Société des Jeunes commerçants de Lausanne. Les tristes circonstances que nous traversons lui donnent un regain d'actualité, avec cette distinction, toutefois, qu'il ne s'agit plus, fort heureusement, de Suisses en guerre les uns contre les autres.

* * *

Deux ménages voisins, celui des Bossounet et celui des Matefaim, sont en querelle. Au plus fort de la dispute, le *piquette* vient apporter l'ordre aux deux hommes d'avoir à rejoindre leur corps. La guerre du Sonderbund est déclarée. Pendant que les hommes se préparent, les femmes se lamentent.

*

Suzette Matefaim (assise, à part). — Mon père, ti possible, mon mari s'en va-t'à la guerre.

Jeannette Bossounet. — Que va-t-on devenir, deux méchantes femmes seules par là, sans homme pour les revenger. Si j'avais au moins un chien de garde.

Suzette. — A l'entrée de l'hiver ! Moi qui ai toujours froid aux pieds. Comment vais-je faire pour me les réchauffer ?

Le piquette. — Ecoutez-voir ; il faut pas tant vous en donner. S'il vous faut quelqu'un, le piquette restera.

Jeannette. — Rave pour vous !

Suzette. — La belle avance ! Que voulez-vous qu'on fasse du piquette ?

Le Piquette. — Eh ! mon té ! Vous faites bien les renchéries. Il y en a bien d'autres qui en feraient encore leurs belles dimanches, du piquette.

Suzette. — En fin de compte, piquette, contre qui est-ce qu'ils vont se battre nos gens ?

Le piquette. — Ma foi, que voulez-vous que je vous dise ?... Contre les Valaisans, les Fribourgeois.

Suzette. — Les Fribourgeois ! Eh ! mon té, j'en connais un, moi, de Fribourgeois, de par